
NORME ET MÉDIAS.

LES OPINIONS DE LA POPULATION QUÉBÉCOISE

Pierre Bouchard et Jacques Maurais*

Introduction

Les pratiques normatives ont pour objectif de modeler les comportements individuels, élément essentiel dans la reproduction de la société, de la culture et de la langue. Toute communauté linguistique a donc sa norme et procède à une hiérarchisation des usages; la hiérarchisation peut être plus complexe dans les cas d'une communauté qui partage une même langue avec d'autres communautés, comme c'est le cas du Québec. La hiérarchisation des usages se manifeste dans des jugements de valeur où, en plus bien sûr d'éléments proprement linguistiques comme le respect des règles grammaticales, entrent beaucoup de critères non linguistiques ou paralinguistiques comme la clarté de l'énoncé, la verve du locuteur, la fluidité du débit, le respect ou la transgression des tabous sexuels ou religieux (au Québec, l'utilisation des sacres, par exemple) et même l'origine géographique ou sociale. Suivant ces différents critères d'évaluation, certaines variétés de langue peuvent être considérées comme meilleures que d'autres, par exemple le français de Paris par rapport à celui du Midi, l'anglais de la BBC par rapport à celui d'une ville industrielle des Midlands. De la même façon, les usages linguistiques, à l'oral ou à l'écrit, de telle ou telle personne pourront être considérés comme supérieurs. Le présent article a pour objectif de décrire les évaluations que font les Québécois des usages linguistiques des divers médias à partir d'une collecte de données réalisée par

* Pierre Bouchard est chef du Service de la recherche et des ressources documentaires à l'Office de la langue française et Jacques Maurais est chercheur au Conseil de la langue française.

entrevue téléphonique¹.

Le texte qui suit rend compte de l'analyse des données relatives aux différents médias pour lesquels la population a été consultée. Nous présenterons donc l'évaluation que fait la population de la qualité du français utilisé dans les stations de télévision francophones, dans certaines stations radiophoniques ainsi que dans les quotidiens. Dans la mesure du possible, nous tenterons d'évaluer s'il y a eu évolution en prenant comme point de départ la situation prévalant en 1973 au moment de la Commission Gendron. Enfin, nous compléterons cette présentation en introduisant un certain nombre d'encadrés portant sur différents sujets connexes.

La norme des médias électroniques

Au Québec, comme aux États-Unis, c'est la langue parlée à la radio et à la télévision qui est le plus souvent citée comme étant ou devant être le modèle de référence : dans un cas, le « français de Radio-Canada », dans l'autre « l'anglais de la CBS ». James et Lesley Milroy² remarquent que l'anglais de la CBS est basé sur une variété dominante, celle du Midwest, ce qui lui donne une assise sociale beaucoup plus large que celle de l'anglais standard britannique — l'anglais d'Oxford ou de la BBC —, qui est en fait la variété de langue propre à une classe sociale. Au Québec, le « français de Radio-Canada » avait sans doute à ses débuts une assise sociale moins large parce qu'il était davantage orienté vers le modèle dit parisien — qui est loin d'être généralement pratiqué dans la communauté —, mais le modèle a évolué au fil des années, ainsi que le constate Guy Bertrand, conseiller linguistique de la radio-télévision d'État :

« Avec les années, le fossé entre langue populaire et langue à l'antenne s'est considérablement rétréci. Il est incontestable que l'influence linguistique des médias électroniques a grandement contribué à cette évolution. Paradoxalement, si la langue de la population s'est sensiblement améliorée, celle des médias s'est quelque peu relâchée³. »

L'analyse phonétique à laquelle a procédé Claude Rochette va dans le même sens :

« Nos animateurs parlent-ils français ou « à la française »? Sans hésitation, oui nos animateurs parlent français et nous ne pouvons mettre en doute que la phonologie du français standard leur sert de système de référence. [...] Pour un grand nombre d'entre eux, la qualité phonétique de l'expression orale est de beaucoup supérieure à ce qu'on ose avouer sans pour autant pouvoir déclarer qu'ils parlent « à la française », loin de là. Il est évident que tous (à l'exception d'une animatrice) ont des caractéristiques proprement québécoises qui marquent sans excès leur phonétisme⁴. »

¹ La collecte des données a été en partie financée par le Secrétariat à la politique linguistique. Les données ont été recueillies à l'automne 1998 par entrevue téléphonique à l'aide d'un questionnaire fermé auprès de 1591 francophones. Les répondants et répondantes étaient âgés d'au moins 18 ans au moment de l'entrevue. Le modèle d'échantillonnage étant stratifié selon la taille des municipalités, les données ont été pondérées.

² James Milroy et Lesley Milroy (1999 [1985]), *Authority in Language. Investigating Standard English*, Londres/ New York, Routledge, 3^e édition, p. 150-151.

³ Guy Bertrand (1998), « Micro oblige », dans : *Infolangue* 2/2, printemps, p. 18.

⁴ Claude Rochette et al. (1984), *La langue des animateurs de la radio et de la télévision francophones au Québec*, Québec, Conseil de la langue française, p. 75.

En d'autres termes, les présentateurs de la radio et de la télévision n'ont pas l'« accent » parisien, ni le système phonologique du dialecte parisien contemporain, mais celui du québécois, beaucoup plus près de l'ancien phonétisme parisien.

Bien que les animateurs de la radio et de la télévision constituent un groupe assez homogène, l'analyse phonétique de Claude Rochette montre aussi le bien-fondé de l'opinion qui considère la langue de Radio-Canada comme un modèle : au moins pour six des aspects de sa grille d'analyse, « les animateurs du réseau privé réussissent moins bien (font donc plus d'erreurs à produire un discours oral de qualité) que ceux du réseau d'État⁵ ».

L'ancien responsable du Comité de linguistique de Radio-Canada a décrit en ces termes la variété de langue promue par la Société d'État :

« La langue de Radio-Canada est de niveau neutre, soit du niveau courant de la bonne langue, sans intention stylistique marquée. On évite le recours arbitraire et constant aux tours familiers ou populaires, tout comme on se garde de donner, par l'utilisation de tours recherchés ou littéraires, une impression de pédantisme. Ce que l'on vise en somme, c'est une langue simple et de bon aloi⁶. »

Depuis un certain nombre d'années, des critiques ont exprimé l'opinion que la langue parlée à la radio-télévision d'État se dégradait :

« D'emblée, il faut admettre que la qualité du français à la télévision de Radio-Canada est en chute libre depuis quelque temps. Anglicismes lexicaux et syntaxiques, barbarismes et autres fautes de langage abondent non seulement dans plus d'une émission de divertissement, mais aussi dans la plupart des émissions d'affaires publiques⁷. »

« À la radio de Radio-Canada, j'entends une journaliste débutante nous entretenir du "gars qui entre l'essence dans l'auto". Elle est en panne de mots et ne trouve pas de pompiste. Petite désolation. Mais grande colère quand on voit peu après, à la télévision de Radio-Canada, le massacre planifié de la langue qu'une direction populiste met en ondes. Cela s'appelle naïvement Fa Si La chanter, cela tonitrué, bredouille, anglicise, syncope tout le français à sa portée et fait la fierté des responsables de la programmation⁸. »

⁵ Claude Rochette, *op. cit.*, p. 63.

⁶ Robert Dubuc (1990), « Le Comité de linguistique de Radio-Canada », dans : *Dix études portant sur l'aménagement de la langue au Québec*, Conseil de la langue française, Coll. « Notes et documents », n° 76, p. 148.

⁷ Robert Gosselin (1994), « Le français s'appauvrit à la SRC », dans : *La Presse*, 9 février, p. B-3.

⁸ Lise Bissonnette, « Un drame de transmission », dans : *Le Devoir*, 1^{er} décembre 1996, p. B-3.

Un animateur d'une station privée ajoute pour sa part :

« Je n'en peux plus de travailler à une radio qui se dégrade, dont le jonal devient la langue officielle, comme dans tous les médias. La vulgarité se généralise, la langue se banalise. On a perdu l'esprit de la langue française⁹. »

Lors du colloque sur la qualité de la langue organisé dans le cadre des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec (Université de Sherbrooke, 19 janvier 2001), les spécialistes qui se sont exprimés avaient aussi tendance à croire que la langue s'était, au fil des ans, dégradée à la télévision. Reste à vérifier si l'opinion des experts est partagée par le commun des mortels.

Évaluation de la langue parlée dans les stations de télévision francophones

La population québécoise a-t-elle le sentiment que la langue parlée dans les médias électroniques s'est réellement détériorée, comme le laissent supposer les commentaires qui viennent d'être cités? Les données recueillies avaient, entre autres objectifs, celui de fournir un point de référence fiable qui déborde les points de vue souvent impressionnistes, partiels et partiaux. Ainsi, en abordant cette question, nous avons voulu consulter la population de langue maternelle française pour déterminer l'évaluation que les francophones font de la qualité du français utilisé dans les différentes stations de télévision.

Une première question se pose alors. Comment évalue-t-on le français parlé à Radio-Canada, à TVA, à TQS et à Télé-Québec? Est-il excellent, bon, mauvais ou très mauvais? Selon les informations obtenues (Tableau 1), on trouve le meilleur français parlé à Radio-Canada et à Télé-Québec. Cette opinion est partagée par la quasi-totalité de la population francophone : 98 % des personnes interrogées affirment qu'à Radio-Canada le français parlé est excellent ou bon et 97 % font la même affirmation pour Télé-Québec.

Dans le cas de TVA et de TQS, les personnes interrogées semblent cependant être plus réservées, quand elles ne sont pas tout simplement très critiques. En effet, quelque 50 % des personnes pour qui le français parlé de Radio-Canada est excellent, affirmeront qu'il est simplement bon à TVA ou à TQS. En outre, 7 % de ces personnes (dans le cas de TVA) et 13 % (dans le cas de TQS) vont jusqu'à affirmer que le français parlé dans ces stations est mauvais ou très mauvais.

⁹ Gilles Proulx, cité par Jean-Paul Sylvain, « Qu'on se le tienne pour dit... Gilles Proulx au micro pour encore trois ans », dans : *Le Journal de Montréal*, 17 avril 1996, p. 53.

Tableau 1

Évaluation de la qualité du français parlé aux stations de télévision*

En pourcentage

	Radio-Canada	TVA	TQS	Télé-Québec
Excellent	37,2	19,8	13,8	34
Bon	61,2	73,7	73	62,6
Mauvais	1,4	6,3	12,3	3,2
Très mauvais	0,1	0,3	0,9	0,2
Total (N)	1491	1443	1271	1068

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que le français généralement parlé aux stations suivantes [Radio-Canada, TVA, Quatre saisons, Télé-Québec] est excellent, bon, mauvais ou très mauvais? »

Nous avons aussi demandé aux répondants de comparer entre elles les différentes stations du point de vue de la qualité de leur français. Ainsi, on a voulu savoir si « le français utilisé est de meilleure qualité à Radio-Canada qu'à TVA », « à TVA qu'à TQS » et « à Radio-Canada qu'à TQS ». Pour une personne sur trois (36,9 %), le français utilisé est de meilleure qualité à Radio-Canada qu'à TVA et que cette dernière surpasse TQS ($RC > TVA > TQS$) voir tableau 2). Par ailleurs, il est aussi intéressant de mentionner que, pour 28,4 % des personnes interrogées, le français utilisé est de qualité équivalente à Radio-Canada, à TVA et à TQS [$RC = TVA = TQS$]. Enfin, outre cette supériorité acquise au français parlé de Radio-Canada, il demeure qu'un certain nombre de personnes (7,4 %) estiment le français parlé de TVA de meilleure qualité que celui de Radio-Canada, celui de TQS arrivant en troisième position [$TVA > RC > TQS$]. Le tableau 2 fait état de cette typologie du français des trois grandes chaînes de télévision.

Tableau 2

Qualité relative du français utilisé dans les stations de télévision à l'étude*

Qualité du français	Nombre	%
$RC > TVA > TQS$	460	36,9
$RC = TVA = TQS$	354	28,4
$RC > (TVA = TQS)$	132	10,6
$TVA > RC > TQS$	92	7,4
$(TVA = RC) > TQS$	79	6,3
$RC > TQS > TVA$	76	6,1
$TVA > TQS > RC$	36	2,9
$(TVA = TQS) > RC$	10	0,8
$TQS > (TVA = RC)$	9	0,7

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que le français généralement utilisé est de meilleure qualité à Radio-Canada qu'à TVA? [...] À TVA qu'à Quatre saisons? [...] À Radio-Canada qu'à Quatre Saisons? »

Mais à quoi réfère cette langue des stations de télévision? Constitue-t-elle une entité en soi qui n'a rien

à voir avec la réalité québécoise ou traduit-elle d'une façon ou d'une autre la langue parlée par les Québécois et les Québécoises? C'est un peu ce que nous avons voulu savoir en invitant les personnes interrogées à comparer la qualité de la langue généralement utilisée aux différentes stations de télévision à celle de la langue qu'elles utilisent tous les jours.

Il ressort du tableau 3 que, pour la majorité des personnes interrogées ($\pm 60\%$), la langue utilisée à Radio-Canada et à Télé-Québec est perçue comme étant supérieure à celle de tous les jours, seulement quelque 5 % la qualifiant d'inférieure. Par ailleurs, l'évaluation est quelque peu différente dans le cas de TVA et de TQS. Si, pour une quantité non négligeable de personnes interrogées (\pm une personne sur trois), la langue utilisée à ces stations est supérieure à celle de tous les jours, on trouve aussi que, pour la moitié des personnes interrogées (48 %), la langue qui y est utilisée correspond plutôt à celle de tous les jours; entre 12 % et 20 % trouvent que cette langue est inférieure.

En d'autres termes, la langue utilisée à Radio-Canada diffère de celle de TVA ou de celle de TQS : elle est de meilleure qualité, elle est supérieure à celle utilisée tous les jours et elle est perçue comme telle. Et ces perceptions s'expliquent pour une bonne part par le degré de scolarité des personnes interrogées. Par exemple, plus on est scolarisé, plus on aura tendance à affirmer que la langue utilisée à TVA ou à TQS est inférieure à celle utilisée tous les jours. Ainsi, les personnes ayant moins de 12 ans de scolarité ont moins tendance à qualifier d'inférieure la langue utilisée à ces stations (respectivement 10 % et 15 %) que les plus scolarisés (respectivement 14 % et 24 %).

Tableau 3

Qualité de la langue de la télévision par rapport à celle utilisée tous les jours*

En pourcentage

	Radio-Canada	TVA	TQS	Télé-Québec
Supérieure	63,5	40,5	32,1	57,1
Identique	31,6	47,5	48	35,5
Inférieure	4,9	12	20	7,4
Total (N)	1479	1419	1243	1054

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que la qualité de la langue généralement utilisée aux stations de télévision suivantes [Radio-Canada, TVA, Quatre saisons, Télé-Québec] est supérieure ou inférieure à celle de la langue que vous utilisez tous les jours? »

Comme nous l'avons mentionné plus haut, certaines personnes ont déjà émis l'opinion que la langue de Radio-Canada s'était dégradée. Le conseiller linguistique de la société d'État estime, lui aussi, que la langue des médias, donc sans doute aussi celle de Radio-Canada, « s'est quelque peu relâchée ». Nous pouvons vérifier si cette opinion est partagée par l'ensemble de la population en comparant nos données de 1998 avec celles de la commission Gendron. Pour les Québécois et les Québécoises interrogés (tableau 4), la langue utilisée par la société d'État est meilleure en 1998 qu'en 1973 (pour 64 % comparativement à 56 %, elle est supérieure à celle de tous les jours); quant à la langue utilisée par TVA, sa qualité serait demeurée stable puisqu'il n'y a pas de différence statistiquement significative entre les réponses de 1973 et celles de 1998 (41 % comparativement à 37 %).

Tableau 4

Évolution de la qualité de la langue utilisée à Radio-Canada*

En pourcentage

La langue utilisée est	1973	1998
<i>Supérieure</i>	56	64*
<i>Identique</i>	41	32
<i>Inférieure à celle utilisée tous les jours</i>	2	5
<i>Total (N)</i>	364	1479

* Différence significative entre les deux années

Une autre façon d'évaluer la fiabilité de cette opinion était de poser directement la question pour savoir si, ces dernières années, la langue de la télévision s'était améliorée, dégradée ou encore était restée la même. Les opinions obtenues sont loin d'être unanimes sur ce point : elles sont presque également partagées entre les trois catégories de réponses (tableau 5). En effet, si une personne interrogée sur trois (37,5 %) affirme que, ces dernières années, la langue parlée à la télévision francophone du Québec s'est améliorée, il s'en trouve autant à affirmer qu'elle s'est détériorée (36 %), alors que, pour le reste (26,5 %), elle serait restée inchangée. Mentionnons à titre informatif que c'est dans la région métropolitaine de Montréal qu'on a le plus tendance à être critique sur ce point : selon 43 % des répondants de la région, il y aurait eu, au cours des dernières années, détérioration de la langue parlée à la télévision francophone du Québec, alors que cette opinion n'est partagée que par 31 % des personnes habitant ailleurs au Québec.

Tableau 5

Évolution générale de la langue de la télévision au cours des dernières années*

En pourcentage

Langue parlée à la télévision francophone	Nombre	%
<i>S'est améliorée</i>	558	37,5
<i>S'est détériorée</i>	535	35,9
<i>Est restée la même</i>	395	26,5
<i>Total</i>	1486	

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que, ces dernières années, la langue parlée à la télévision francophone du Québec s'est améliorée ou s'est détériorée? »

Évaluation de la langue parlée dans les stations de radio

Qu'en est-il de la langue de la radio? Quelle opinion la population francophone montréalaise a-t-elle de la langue parlée à la radio? Et qu'en est-il pour celle de la région de Québec? Sans prétendre à une fiabilité à toute épreuve des données obtenues¹⁰, il semble tout de même possible d'affirmer que la radio de Radio-Canada surpasse vraiment toutes les autres quant au français qui y est généralement parlé et ce, tant à Montréal [CBF] qu'à Québec [CBV]. Quant aux autres stations, elles utilisent une langue plus ou moins différente de celle de Radio-Canada. Si, à Montréal, la langue utilisée en 1998 par CKAC et CKVL est comparable, il en est tout autrement pour CKOI. Et il en est ainsi à Québec pour CJMS comparativement à CHIK, à CHRC et à CHOI.

Les données qui suivent font état de ces différences : les personnes interrogées ont affirmé que le français généralement utilisé était bon dans le cas de :

Montréal		Québec	
CBF	97 %	CBV	96 %
CKVL	78 %	CJMS	80 %
CKAC	77 %	CHRC	63 %
CKOI	52 %	CHOI	61 %
		CHIK	60 %

Enfin, outre le fait que l'on ait tendance à percevoir un écart important entre les différentes stations de radio, nous avons voulu savoir si, ces dernières années, la perception était que la langue de la radio s'est améliorée, dégradée ou encore est restée la même. Comme dans le cas des stations de télévision, les opinions obtenues sont loin d'être unanimes sur ce point : elles sont presque également partagées entre les trois catégories de réponses (tableau 6), mais avec cette particularité que le français parlé aux stations de radio se serait détérioré. En effet, si une personne interrogée sur trois (32,4 %) affirme que, ces dernières années,

¹⁰ Les échantillons ne sont que de quelque 100 personnes pour chacune des régions.

la langue parlée à la radio francophone au Québec s'est améliorée, il s'en trouve jusqu'à 37,4 % à affirmer qu'elle s'est détériorée, alors que, pour le reste, elle est restée inchangée. En fait, et ce n'est pas une surprise, cette évaluation critique augmente avec la scolarité. Alors que 23 % des personnes peu scolarisées [9 ans et moins] soulignent une telle détérioration du français parlé aux stations de radio, il y en a jusqu'à 44 % chez les plus scolarisés à partager cette opinion.

Tableau 6

Évolution générale de la langue de la radio au cours des dernières années*

En pourcentage

Langue parlée à la radio	Nombre	%
S'est améliorée	412	32,4
S'est détériorée	475	37,4
Est restée la même	384	30,2
Total	1271	

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que, ces dernières années, la langue parlée à la radio francophone du Québec s'est améliorée ou s'est détériorée? »

Évaluation de la langue utilisée dans les journaux quotidiens

L'arrivée de la micro-informatique dans les salles de rédaction a bouleversé les habitudes d'écriture des journalistes. Les correcteurs ont progressivement disparu. Maintenant, le rédacteur est en général seul responsable de la qualité linguistique de sa copie. De plus en plus de textes échappent donc à toute révision linguistique. Heureusement, la micro-informatique a aussi introduit avec elle une série d'outils d'aide à la rédaction ainsi que des correcteurs orthographiques et grammaticaux. Mais il n'en demeure pas moins que les journalistes doivent être autonomes sur le plan linguistique.

Dans sa thèse de doctorat, Louise Tremblay a évalué la qualité de la langue des quotidiens, hebdomadaires et magazines québécois. Elle a comparé un corpus journalistique québécois de 1961 à un corpus de 1989 puis elle a comparé la langue de ces médias à celle d'un corpus de médias français de 1989. Elle a constaté une amélioration de la langue des médias québécois :

« L'analyse des indices tend à démontrer que les changements opèrent en faveur de la qualité. Autrement dit, on constate une certaine amélioration de 1961 à 1989, ce qui infirmerait l'hypothèse de la détérioration de la qualité de la langue journalistique véhiculée dans un certain discours. [...] Ainsi, si l'analyse des indices de qualité a dévoilé certaines différences entre les médias québécois et les médias français de 1989, ils ne se révèlent pas si éloignés les uns des autres. En termes de qualité, ils sont, dans les limites de notre analyse, comparables¹¹. »

Plus récemment, Isabelle Clerc, Éric Kavanagh, François Lépine et Renée-Lise Roy ont analysé l'évolution de la langue de quatre quotidiens québécois sur une période allant de 1992 à 1999. Leur conclusion est que les textes analysés de 1999 contiennent moins de fautes que ceux de 1992.

Nos données permettent de contraster les opinions de la population sur la qualité de la langue des

¹¹ Louise Tremblay, *Qualité de langue et discours journalistique : définition et description linguistique*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1993, p. 192.

journaux avec les résultats des études faites par les spécialistes. Contrairement à ce que nous avons vu dans le cas de la télévision, où l'opinion publique se répartit en trois groupes sans qu'il y ait de différence statistiquement significative qui les départage, dans le cas des journaux, plus de deux répondants sur cinq (43,1 %) estiment que la situation est demeurée la même au cours des dernières années et presque autant (37,6 %) trouvent qu'elle s'est améliorée. Un répondant sur cinq (19,3 %) trouve qu'elle s'est dégradée. L'amélioration de la qualité du français constatée dans l'étude d'Isabelle Clerc et alii est donc manifeste aussi pour une bonne partie de la population.

En somme, la population fait une évaluation plus positive de la langue des journaux que de celle des autres médias.

Tableau 7

Évolution générale de la langue des quotidiens au cours des dernières années*

En pourcentage

Langue utilisée dans les quotidiens	Nombre	%
<i>S'est améliorée</i>	506	37,6
<i>S'est détériorée</i>	269	19,3
<i>Est restée la même</i>	578	43,1
<i>Total</i>	1343	

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que, ces dernières années, les journaux quotidiens de langue française que vous lisez se sont améliorés du point de vue du français ou se sont détériorés? »

Nous avons aussi voulu chercher à savoir si les Québécois et Québécoises estimaient que la langue des journaux était supérieure ou inférieure à leurs propres écrits. De façon générale, il semble que, pour la moitié de la population francophone (49 %), la langue des quotidiens soit supérieure à celle de leurs écrits, alors que plus du tiers (38 %) affirment qu'elle est simplement égale, le reste (13 %) la qualifiant d'inférieure (tableau 8). Comme il faut s'y attendre, les personnes fortement scolarisées ont tendance à être plus critiques face à la langue utilisée dans les journaux et il en est aussi ainsi pour les habitants de la région métropolitaine de Montréal.

Tableau 8

**Qualité de la langue des quotidiens par rapport
à celle des écrits de la personne interrogée***

En pourcentage

Langue utilisée dans les quotidiens	Nombre	%
<i>Supérieure</i>	699	49,2
<i>Inférieure</i>	185	13
<i>Égale</i>	538	37,8
<i>Total</i>	1422	

* La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que la qualité de la langue utilisée dans le journal quotidien que vous lisez habituellement est supérieure ou inférieure à celle de vos propres écrits? »

Conclusion

En ce qui concerne la télévision, le modèle de langue véhiculé par Radio-Canada demeure incontestablement la référence. De 1973 à 1998, la population interrogée croit même que la langue de la société d'État s'est améliorée. Si l'on considère l'ensemble des chaînes, les opinions se partagent également, car il n'y a pas de différence statistiquement significative entre ceux qui croient que la langue de la télévision s'est améliorée, ceux qui croient qu'elle s'est détériorée et ceux qui affirment qu'il n'y a pas eu de changement. Toutefois, les répondants croient que la langue de la télévision de Radio-Canada est supérieure au parler quotidien.

Dans le cas de la radio, la supériorité de Radio-Canada est incontestable. Il faut noter que deux répondants sur cinq estiment que la langue de la radio s'est dégradée ces dernières années.

Dans le cas des journaux, plus de deux répondants sur cinq pensent que la situation est demeurée la même au cours des dernières années et presque autant trouvent qu'elle s'est améliorée. Un répondant sur cinq trouve qu'elle s'est dégradée. La moitié des personnes interrogées jugent que la langue des quotidiens est supérieure à celle de leurs propres écrits. Cette opinion favorable rejoint les analyses faites par les spécialistes ces derniers temps.

Les conclusions principales qui se dégagent de notre étude sont que Radio-Canada demeure la référence pour la langue parlée et que la population fait une évaluation plus positive de la langue des journaux que de celle des autres médias.

La qualité du français dans la publicité télévisée

« Il y a une dégradation de la langue dans la pub », disait il y a quelques mois à Info Presse Jean-Jacques Stréliski, longtemps chef de file de la publicité québécoise. « Pour nous, c'est grave parce que la langue contient des idées. S'il y a une dégradation de la langue, il y a une dégradation de l'idée...¹² »

Cette vue pessimiste ne semble pas partagée par la population. Selon 65 % des Québécois et Québécoises francophones, « la publicité télévisée est en bon français ». Soulignons, cependant, que les femmes ont tendance à être plus critiques que les hommes à ce sujet. Alors que 70,6 % des hommes jugent que la publicité télévisée est en bon français, on trouve seulement 61,7 % des femmes à poser le même jugement.

Cela étant, comment les personnes interrogées caractérisent-elles la publicité télévisée comme étant en « bon français »? C'est en partie la dimension que nous avons voulu cerner à partir de la question suivante : « Diriez-vous que la publicité télévisée utilise très souvent, souvent, rarement ou jamais des expressions trop familières ou même vulgaires? » Sachant que la distribution des réponses obtenues à cette question est la suivante :

Très souvent	12,1 %
Souvent	35,6 %
Rarement	45,1 %
Jamais	7,3 %

il devient alors possible de trouver réponse, ne serait-ce que partiellement, à la question posée. En effet, les personnes jugeant que la publicité télévisée est en bon français ont tendance à affirmer que celle-ci utilise rarement ou jamais « des expressions trop familières ou mêmes vulgaires », alors que les autres affirment le contraire. En effet, 68,2 % des personnes interrogées jugeant que la publicité télévisée est en bon français affirment que celle-ci utilise rarement ou jamais « des expressions trop familières ou même vulgaires ». Par ailleurs, 75,1 % des personnes pour qui la publicité télévisée n'est pas en bon français déclarent que celle-ci utilise souvent de telles expressions. La très grande majorité des Québécois et Québécoises (93,2 %) estiment que « la publicité télévisée devrait toujours être en bon français », tout en affirmant pour une bonne part (63,6 %) qu'« il est acceptable que la publicité télévisée soit parfois en français familier ou relâché ».

¹² Gil Courtemanche, « Parle parle mal, mal », dans : L'Actualité, 1^{er} septembre 1998, p. 59.

Le parler des jeunes animateurs de variétés

Il est intéressant de constater que les Québécois et Québécoises francophones sont en très grande majorité en désaccord avec l'opinion voulant que « le parler des jeunes animateurs des émissions de variétés est meilleur que celui des animateurs plus âgés ». En effet, 78 % sont en désaccord avec cette opinion.

Cette opinion est en quelque sorte fonction du niveau de scolarité. En effet, plus on est scolarisé, plus on a tendance à se dire en désaccord avec cette opinion [9 ans et moins : 61 %; entre 10 et 12 ans : 74 %; 13 ans et plus : 87 %]

La langue des humoristes

Depuis quelques années, la langue des humoristes québécois a fait couler beaucoup d'encre. Un exemple, entre tant d'autres :

« ... Radio-Canada [...] nous impos[e] dans ses émissions des niveaux de langage de plus en plus dégradés comme l'abominable Samedi de rire, dont l'humour de barreau de chaise et la vulgarité linguistique rivalisent avec un Yvon Deschamps volant très bas après avoir volé très haut, jadis. »

Le pamphlet publié par Georges Dor en 1996 attaque lui aussi les humoristes et leur omniprésence dans le champ de la culture populaire :

« Nos bouffons [...] vont droit au but... ou au cul le plus souvent. Le frère Untel déjà soulignait que pour cela, le jocal est bien suffisant, et l'on pourrait dire que chez nos humoristes de scène, la bouche parle de l'abondance du cul et non du coeur. »

Un observateur a même émis cette remarque cynique :

« Quand les hennissements de Hi! Ha! Tremblay et les sacres de L'Héritage font les belles heures du petit écran, on peut se demander si le recul du français chez nous n'est pas un progrès de la civilisation. »

Un article de Gil Courtemanche dans L'Actualité offre un portrait de la situation de la langue parlée de certains créateurs, des humoristes et des médias électroniques :

« Alors que, pendant longtemps, seul Michel Tremblay utilisait un niveau de langue populaire qui était autant une création littéraire que le reflet d'un milieu montréalais minoritaire, un très grand nombre de créateurs d'aujourd'hui font parler leurs personnages de la même manière.

« Malheureusement, rares sont ceux qui ont le génie de Tremblay. On a donné un statut quasi officiel à un jargon truffé de grossièretés, marqué par l'absence totale de vocabulaire, un jargon dans lequel le mot feeling remplace 20 mots qu'on ne connaît pas, et le mot fun, 40 nuances qu'on est incapable d'exprimer.

« Cette officialisation du « mal parler français », la télévision et les artistes québécois, si prompts à appuyer sur la gâchette de la défense de la langue, en sont aujourd'hui les principaux acteurs.

[...]

« Aujourd'hui, la plupart des humoristes parlent moins bien que leur public... Paradoxalement, les meilleurs, comme Daniel Lemire [...], utilisent un français très correct » [citation de Marcel Saint-Germain, ex-Cynique].

[...]

On est en droit de se demander si la langue de l'animateur de L'heure JMP est encore du français. [...] Il n'en reste pas moins que, chaque semaine depuis deux ans, plus d'un million de personnes se nourrissent goulûment de ce charabia gélatineux qui tient de moins en moins du français et qui ressemble de plus en plus à une sorte de créole local.

Le tollé contre les humoristes a sans doute atteint son point culminant au printemps 2000 lors de la charge lancée contre l'émission Piment fort par le célèbre animateur Daniel Pinard.

Nous avons donc voulu savoir si les critiques émises depuis plusieurs années sur la langue des humoristes recevaient un écho dans la population.

Les Québécois et les Québécoises francophones affirment quasi unanimement que « les humoristes du Québec (comme ceux de Juste pour rire) se contentent presque tous de parler un niveau de langue familier ou relâché ». En effet, 91 % se disent d'accord avec une telle affirmation (60 % étant tout à fait d'accord et 31 % plutôt d'accord), alors qu'on en trouve seulement 9 % pour se déclarer en désaccord.

Cette belle unanimité est évidemment fonction de la scolarité. Plus on est scolarisé, plus on aura tendance à être d'accord avec cette évaluation du niveau de langue utilisé par les humoristes. Cela étant, il faut tout de même dire que 87 % des plus faiblement scolarisés (9 ans et moins de scolarité) sont d'accord avec l'énoncé voulant que « les humoristes du Québec [...] se contentent presque tous de parler un niveau de langue familier ou relâché ». Par ailleurs, les autres partagent cette opinion dans une proportion aussi élevée que 90 % (ceux qui ont entre 10 et 12 ans de scolarité) et 94 % (ceux qui ont 13 ans et plus). Il est à noter cependant que cette observation vaut uniquement pour la région métropolitaine de Montréal. En effet, alors que dans le reste du Québec, la scolarité des répondants ne permet pas d'expliquer une différence d'opinion relative au niveau de langue utilisé par les humoristes, il en est tout autrement dans la région de Montréal où 84 % des faiblement scolarisés, 88 % des moyennement scolarisés et 94 % des plus scolarisés partagent cette opinion.

La langue des humoristes et les jeunes

Nous avons aussi voulu savoir si, selon ces mêmes répondants, « la langue des jeunes était influencée par la langue des humoristes ». Selon les données recueillies, il appert que la grande majorité des personnes interrogées (78 %) sont d'accord avec cet énoncé, les autres (22 %) se déclarant en désaccord.

Et ce sont les femmes qui apparaissent les plus sensibles relativement à cet aspect. En effet, 81 % des femmes se disent d'accord avec l'énoncé voulant que la langue des jeunes soit influencée par la langue des humoristes, alors que les hommes ne sont d'accord que dans une proportion de 75 %. Il convient de souligner que cette tendance statistiquement significative s'applique plus particulièrement aux personnes habitant la région métropolitaine de Montréal.